« La vie à Thimister-Clermont et au Pays de Herve de 1930 à 2005 » par Joseph Franck.

D’après le cahier de Stéphanie FLAS.

Deux jeunes filles d’Aubel dans un camp de concentration.

Deux jeunes filles, deux sœurs, vivaient avec leurs parents, dans une ferme située à La Clouse, pas bien loin de la limite entre les communes de Clermont et d’Aubel. Leur famille comptait 9 enfants. Agées respectivement de 26 et 27 ans, Stéphanie et Sophie étaient fiancées l’une et l’autre.
Habitant et travaillant dans la partie annexée de la Belgique, elles ne se livraient à aucune activité interdite par l’occupant et pourtant, elles furent toutes deux déportées au camp de concentration de Ravensbrück.
Comment se fait-il qu’elles ont subi un tel sort ?

La réponse se trouve dans le récit qu’une des deux prisonnières a rédigé peu après sa libération et qu’elle a écrit à cette époque dans un cahier dont j’ai pu prendre connaissance. Suite à plusieurs entretiens que j’ai eus avec l’intéressée, ce récit a été légèrement modifié afin d’y apporter quelques précisions ainsi que quelques informations supplémentaires.

1. Arrêtées le 30 juillet 1943.

Nous avons été arrêtées le vendredi 30 juillet 1943.
Ce jour-là, vers 10h, tandis que les sirènes des villages appelaient la population à se mettre à l’abri, un combat entre plusieurs avions se déroula au-dessus de Herbesthal. Un avion américain fut abattu. Occupée dans une ferme à Henri-Chapelle, j’avais suivi la scène et j’avais vu des parachutistes dans le ciel. Ayant des courses à faire et notamment un

laissez-passer à renouveler, je prends donc mon vélo et je vais chercher ma sœur qui travaillait dans une autre ferme un peu plus loin.
L'avion était tombé à Herbesthal-Baum.
Nous arrivons à Welkenraedt. Près de la gendarmerie, rue Mitoyenne, nous voyons un attroupement auquel nous nous joignons. Bientôt, nous apercevons 5 ou 6 aviateurs américains que des Allemands font sortir du bâtiment. L'un a une jambe cassée, d'autres ont la tête bandée. Un seul est indemne ; il est tout jeune et regarde la foule en souriant. Les quelques Allemands de service les embarquent dans un camion. Au passage, le jeune aviateur fait un signe de la main et les gens lui répondent en faisant le « V » de la victoire. Quelques femmes, des réfugiées d'Aix-la-Chapelle, s'insurgent.
Après le départ du camion, au moment où je me prépare à aller reprendre mon vélo, un soldat allemand m'empoigne brutalement par le dos. Les gens se sauvent. Malgré mes protestations exprimées en patois allemand, langage que je connais très bien, il me pousse dans la gendarmerie.
Peu de temps après, on amène ma sœur Sophie qui s'était cachée dans un magasin. Deux hommes, l'un de Baelen et l'autre, Monsieur Stommen, cafetier de Welkenraedt, sont arrêtés également.Interrogée pour que je cite des noms d'autres personnes ayant fait le même geste, et ne répondant pas, je reçois une terrible gifle qui me blesse à la lèvre.
Ensuite, on nous enferme toutes deux dans un cachot. Il est 11 heures du matin.

2. Prisonnières à Aix-la-Chapelle pendant quatre mois.

A 5 h du soir, alors que nous nous attendons à être libérées, une voiture de la Gestapo nous emmène avec les deux autres prisonniers, à la maison communale d'Eupen où on nous place toutes deux dans une petite prison malpropre équipée d'un lit. Le soir et le lendemain matin, on nous apporte du café et des tartines, mais notre angoisse nous a fait perdre tout appétit et toute envie de dormir.
L'avant-midi déjà, la Gestapo nous transfère à Aix-la-Chapelle. Là, on reçoit du linge de la prison et on se retrouve dans une cellule avec une Allemande et une Belge de Charleroi. La vue des gros barreaux aux fenêtres nous fait prendre conscience que nous sommes bel et bien prisonnières des Allemands et que ceux-ci ne semblent guère disposés à nous relâcher de sitôt. Pendant quelques jours, le temps passera à regarder les murs de notre réduit.

Deux jeunes filles de Baelen qui se trouvaient aussi à Welkenraedt ont été arrêtées pour le même motif que nous et emprisonnées à Aix également : il s'agit de Hubertine Nyssen et d'Elodie Roemers.
Sur notre demande, on nous autorise à assister à la messe qui se célèbre le dimanche à 8 h, dans un grand couloir plein de prisonniers. Chaque jour, à 9 h, on fait une promenade d'un quart d'heure en silence, entre 4 murs, les unes derrière les autres et les mains derrière le dos.
La nuit, on dort par terre, sur une couverture ; nous devons dormir tout habillées de crainte des bombardements car la ville d'Aix-la-Chapelle a été atteinte quelques jours auparavant.
Nous avons connu quelques alertes nocturnes ; au bruit des sirènes, on nous faisait sortir de nos cellules et courir dans un abri situé à quelques minutes de là.
Pendant une dizaine de jours, nous sommes restées enfermées dans notre geôle, cousant des boutons sur des cartes. Pour fuir cette immobilité, nous avons demandé à pouvoir exécuter d'autres travaux.
Désignées pour la buanderie, nous lessivons un tas de linge de la prison. Nous travaillons de 6 h du matin à 6 h du soir, avec une Belge, une Ukrainienne et une Allemande. Chaque jour, nous allons prendre le linge dehors, ce qui nous permet de prendre un peu l'air.
Au menu, le matin, 2 tartines avec un peu de confiture ; à midi, une soupe avec une ou deux pommes de terre ou des rutabagas, parfois une soupe aux pois ; le soir, une tartine et encore une espèce de soupe.
Nous avons la chance qu'un prisonnier allemand occupé à la cuisine, en nous amenant le linge à laver, nous apporte en même temps, un peu de pain supplémentaire et des restes de dîner.
Transférées dans le vieux bâtiment de la prison, nous logeons alors dans un cachot sans fenêtre ; heureusement, nous n'y passons que la nuit.
Notre famille et nos fiancés nous manquent terriblement.
Le 15 août, après plus de 2 semaines de détention, nous pouvons envoyer une première lettre à nos parents qui ignorent totalement ce que nous sommes devenues. Par la suite, nous pourrons écrire toutes les 3 semaines.
Après deux longs mois sans nouvelles, à notre tour, nous recevons enfin du courrier de notre famille, par l'intermédiaire d'un civil de notre village travaillant à la prison.
Suite à des démarches effectuées par nos parents, le 1er novembre 1943, une agréable surprise nous attend : nous avons la visite pendant quelques minutes de notre papa. Quel réconfort !

Le 15 novembre, seconde visite : Papa arrive accompagné de Maman et de notre sœur Cécile. Quelques jours plus tard, dernière visite : Papa ainsi que deux autres de nos sœurs, Thérèse et Joséphine.

3. Expédiées dans un camp de concentration.

Au début du mois de décembre, après 4 mois de détention, les Allemands nous font signer des papiers et nous restituent nos vêtements civils. Un camion nous emmène alors à la gare d'Aix. Nous sommes 7 Belges dont les deux jeunes filles de Baelen ; quelques Russes nous accompagnent.
Un soldat de l'armée allemande, mais de nationalité belge, a la mission de nous convoyer. C'est de lui que nous apprendrons notre lieu de destination : un camp de concentration, celui de Ravensbrück. Un wagon cellulaire, en quatre heures de voyage, nous transporte de la gare d'Aix, à Dusseldorf.
Quelques jours plus tard, le jeudi, on quitte la prison de Dusseldorf tôt le matin, pour atteindre Essen vers 13 h. Après un repos de quelques heures dans une baraque malpropre, le vendredi vers 2 h du matin, départ pour Hambourg où nous débarquons le samedi à 3 h du matin. Nous restons là une dizaine de jours.
Ravensbrück se situe au nord de Berlin.
Parties de Hambourg à 3 h du matin, nous descendons du train à la gare de Furstenberg à 6 h du soir. Sur le quai, des SS attendaient tout le convoi. Parmi eux, des femmes SS habillées en soldats, portant le fusil et tenant un chien en laisse. Depuis ce moment, nous serons toujours prises en main par des femmes SS, des Aufseherinnen, c'est-à-dire des surveillantes, que nous appellerons « officiérines ». A peine descendues du train, on nous crie « Zu auf stelle, nase vorne ! », « En rang, nez devant ! »
Une camionnette nous conduit à Ravensbrück.

C'était le 14 décembre 1943, à 7 h du soir.

4. Au camp de concentration de Ravensbrück.

Nous arrivions dans un camp de concentration.
Il était énorme. Une grande allée centrale appelée »Lagerstrasse, rue du camp » ; des deux côtés, des dizaines de longs baraquements en bois,

appelés blocs. Des allées latérales donnant accès à d'autres baraquements semblables.
Partout, une foule de gens, des milliers de personnes : des femmes et des enfants. Pas d'hommes, ceux-ci se trouvaient à part, dans un camp plus petit. Le tout, entouré de barbelés et bien gardé grâce à des miradors.
On nous dépouille de tous nos vêtements et objets personnels, y compris notre chapelet que nous avions demandé à pouvoir conserver. Nous savions que nous ne les reverrions plus.
On nous coupe les cheveux à ras, on nous fait passer à la douche. On nous donne alors du linge et … l'uniforme du camp : une robe rayée, une jaquette rayée ainsi que des sabots et une paire de bas. Un triangle rouge sur l'épaule, signe des prisonniers politiques, et un numéro sur la poitrine : plus de 20.000 prisonniers avaient déjà été inscrits avant nous.
Ces pénibles formalités d'entrée accomplies, on nous conduit au bâtiment numéro 11, réservé aux nouvelles arrivées. C'était le soir, les prisonnières dormaient. Le chef du baraquement, une prisonnière polonaise très rude, nous met au courant du règlement du camp, notamment pas de lumière en cas d'alerte et ne pas sortir du bâtiment après 8 h du soir.
Un mois et demi plus tard, nous passons au bloc 14, bâtiment très sale où il y avait poux et puces.
Chaque baraquement contient un grand nombre de loges en bois superposées formant trois étages. Chaque loge servait de lit à plusieurs prisonnières.
Au centre du bloc, se trouvent des toilettes communes : des robinets avec de l'eau ainsi que des pots de W-C alignés les uns à côté des autres.

5. L'existence à Ravensbrück.

Quelle fut notre existence à Ravensbrück ?
A 3 h du matin, se lever dès que retentit la sirène, faire son lit, recevoir un peu de café ; après cela, sortir du bâtiment pour l'appel.
A 4 h du matin, par n'importe quel temps, pluie, neige ou gel, on était dehors. On se rassemblait par baraquement, en rangs de 10 personnes. Une « surveillante » SS venait nous compter : elle passait dans les rangs en distribuant des coups de bâton. Sur une grande place, toutes les prisonnières du camp se trouvaient regroupées en même temps. L'appel durait généralement une à 2 heures. Il fallait que tous les comptages soient rigoureusement exacts.

Après cela, appel pour le travail. Des « surveillantes »SS emmènent les divers groupes de femmes, vers les chantiers. Tandis que les hommes, eux, vont faire des routes, nous, les femmes, nous allons décharger à la main des bateaux remplis de briques ou briquettes de charbon ; parfois, nous partons pour charger, à la pelle, des wagonnets de sable.
Nous étions constamment sous la surveillance de 2 ou 3 « gardiennes » et d'un soldat SS accompagné d'un grand chien. Toute la journée, il fallait s'affairer, sinon on recevait des coups de bâton, et, quand une femme refusait de travailler, le soldat faisait mordre la récalcitrante par son chien.
A midi, on rentrait au bloc pour avaler un demi-litre de soupe et deux pomme de terre plus ou moins avariées.
On rejoignait alors les chantiers jusqu'à 6 heures du soir, après quoi, on subissait encore un appel de plus d'une heure. Quand il manquait une prisonnière, on restait dehors jusqu'à ce qu'elle soit retrouvée. La veille de Noël, en 1943, nous avons attendu dans le froid jusqu'à 10 h du soir.

En plein hiver, on travaillait à l'extérieur, ayant, pour tout vêtement, notre robe et notre jaquette, pas de lainage. Le soir, souvent, nous rentrions toutes trempées.

6. Au travail dans les ateliers Siemens.

Au mois de février 1944, nous avons été désignées pour aller travailler dans des ateliers construits à proximité du camp par les usines Siemens. Nous y préparions de petits accessoires d'avions : des bobinages. Nous avions la chance d'effectuer un travail beaucoup moins pénible et de nous trouver sous toit.
Nous accomplissions toujours la même tâche.
Nous restions à l'atelier pendant 12 heures, avec pour toute nourriture, le quart d'un pain sec, reçu le matin, et un demi-litre de soupe aux rutabagas apporté à midi dans l'usine.
Au commencement et à la fin de chaque journée, il y avait, en plus des heures de travail, les appels pénibles et interminables.
L'hiver fut rude. Parfois, nous arrivions à l'usine trempées et toutes tremblantes de froid. Heureusement, pendant toute la journée, nous restions à l'abri des intempéries.
En juin 1944, pour augmenter la production chez Siemens, on forma deux équipes. Une semaine sur deux, nous devions travailler pendant la nuit ; cela signifiait de 6 h du soir à 6 h du matin. Pour passer la nuit, nous

recevions en guise de boisson, 1/4 de litre d'une mixture brune appelée café. Au cours de la journée, nous parvenions à peine à dormir pendant 4 heures. Nous étions épuisées.

7. Les exterminations : chambres à gaz et fours crématoires.

Au mois d'août 1944, arrivèrent de plus en plus de convois en provenance d'autres camps ; ils formaient chaque fois toute une procession de 3 à 400 personnes : des Françaises, des Belges, des Hollandaises, des Polonaises et d'autres encore.
Bientôt, le camp de Ravensbrück fut surpeuplé.
Une grande tente à l'entrée abritait 2 à 3000 femmes qui dormaient par terre sur de la paille. On en sortait plusieurs mortes chaque jour.
Les petits baraquements, contenant généralement 240 personnes, en hébergeaient 8 à 900. Les plus grands passèrent chacun de 800 à près de 2000 occupants. La population du camp atteignit 60.000 peronnes. On dormait à 3 ou 4 sur la même couchette.
La misère devint alors de plus en plus grande ; des maladies contagieuses se répandirent : typhus, choléra, diphtérie.
Tous les jours, 80 à 100 personnes mouraient. Morts et mourants étaient transportés par une équipe spéciale et jetés dans un grand trou qu'on n'apercevait pas de l'intérieur du camp. Après quelques jours, ils passaient au four crématoire. On voyait les fumées noires sortir de la cheminée, jour et nuit ; et nous sentions constamment cette odeur.
Bientôt, suite à des ordres venus de Berlin, au « Revier », bâtiment servant d'infirmerie, les malades incurables furent désignées pour le « transport noir » : des camions passaient dans le camp, chargeaient des grands malades et les emmenaient vers des chambres à gaz. Quelle horreur !

Un grand nombre de prisonnières momentanément inaptes au travail suivirent, elles aussi, le même chemin. Voilà pourquoi, envers et contre tout, nous nous accrochions à notre travail. Il fallait tenir le coup, coûte que coûte ; il fallait aller travailler, peu importe notre état. Sinon, c'était la mort presque certaine. Moi, j'ai eu la chance de ne pas être malade, mais, avec des amies, nous avons dû plusieurs fois soutenir ma sœur pour qu'elle parvienne à marcher jusqu'à l'usine.

8. Vers la délivrance.

Suite aux revers allemands sur tous les fronts, des ordres nouveaux mirent un net ralentissement au carnage.
Le vendredi avant Pâques fut le dernier jour d'extermination au camp de Ravensbrück. Ce jour-là, il y eut 800 gazées, dernières victimes des exécutions massives.
Aux ateliers Siemens, certaines prisonnières parvenaient à entendre des nouvelles, à la TSF des Allemands. Ainsi, nous pouvions suivre le recul de nos ennemis et l'avance de nos alliés. Pourtant, nous n'osions pas encore trop croire à une libération prochaine. Etre libérées un jour, était-ce possible ?
Au cours du mois d'avril 1945, nous avons vu des groupes se préparer à partir : des Françaises, puis des Suisses, puis des Norvégiennes. C'était peut-être le commencement de la libération des prisonnières ?
Un jour, nous avons aperçu des cars blancs avec une croix rouge ; cet événement renforça notre conviction.
Le dimanche 23 avril, un autre groupe de Françaises s'en alla. Le lendemain, à l'appel, on nous cria : « Belges, Hollandaises et Luxembourgeoises, préparez-vous. » Nous étions heureuses… et pourtant, nous hésitions encore à croire à notre délivrance.
Les Allemands nous arrachèrent nos numéros et nos triangles. Oui, cette fois, l'heure de la libération approchait. Ils nous conduisirent alors dans le camp des hommes où nous avons attendu dans un bâtiment durant une longue journée. On nous ramena ensuite dans notre camp où on attendit encore jusqu'à la dernière minute sous la surveillance des SS.
Malgré ces départs, le camp restait toujours surpeuplé.
Tout à coup, une petite voiture de la Croix-Rouge arriva, suivie par 12 camions et 5 ambulances.
Notre libération avait été organisée par la Croix-Rouge suédoise.
Au signal, craignant de ne pas trouver place, tout le monde se précipita vers les camions et s'y engouffra. Les véhicules parvinrent à charger tout le monde. On nous distribua un colis de nourriture pour le trajet et les camions démarrèrent.
Alors seulement, nous avons pu croire à notre bonheur.

C'était le 24 avril 1945, à 8 h du soir. Nous quittions Ravensbrück, après 1 an, 4 mois et 10 jours de captivité… (temps auquel il faut ajouter 4 mois passés à la prison d'Aix-la-Chapelle).

9. Le chemin de la délivrance.

Le 25 avril, après avoir passé la nuit dans un bois, nous arrivons à Lübeck à 3 h de l'après-midi ; là, des autocars remplacent les camions.
Hélas, certains de ces camions avaient été mêlés aux troupes allemandes et mitraillés par les alliés. Quelques-unes de nos camarades, n'ayant pas pu se mettre assez vite à l'abri, perdirent ainsi la vie tout près de la délivrance et du retour dans leur foyer.
Encore une nuit dans un bois, puis, le 26 avril, à 7 h 40, nous franchissons la frontière de ce beau pays qu'est le Danemark. Nous recevons un bon petit déjeuner, nous nous reposons un peu et nous dînons.
Transportées le jour même à Padborg, nous prenons alors le train puis le bateau et, le lendemain 27 avril, nous arrivons à Copenhague.
Encore 2 heures de bateau et nous voilà en Suède, à Malmö.
Là, nous avons été mises en quarantaine et, pendant 4 à 5 semaines, la Croix-Rouge s'efforça de nous refaire une santé.
Dans une salle protestante, à Markaridt, nous étions une centaine des rescapées de Ravensbrück placées sous surveillance médicale, soignées par des religieuses, des infirmières et du personnel de la Croix-Rouge.
Faibles et affamées, nous devions manger très peu au début.
Le 7 mai, nous apprenons la grande nouvelle de la capitulation allemande fixée au 8 mai.
Le 20 mai, nous pouvons faire une première promenade en ville, encadrées par du personnel.
Le 30 mai, la quarantaine prend fin.
Le 3 juin, nous avons la visite de personnalités belges.

C'est pendant mon séjour en Suède que j'ai rassemblé mes souvenirs encore frais dans ma mémoire et que je les ai transcrits dans un cahier.

10. Le retour au foyer.

Un mois plus tard, le 7 juillet 1945, deux mois après la capitulation des Allemands, arriva enfin le moment du retour au foyer.
Après un peu moins de 2 années d'absence, nous brûlions d'impatience de retrouver nos proches. Le soir, un avion nous conduisit de Copenhague à Bruxelles. On nous installa dans la cabine d'un camion militaire belge qui nous ramena jusqu'à la maison familiale. La nuit était tombée.

Parce que la radio avait annoncé notre retour, on nous avait attendues, à Aubel, toute la journée. Des délégations de sociétés étaient même venues en vain à la gare pour nous accueillir.
Afin d'éviter à nos parents un choc trop brutal, nous avons pris la précaution de sonner chez un voisin qui alla les avertir.

On se précipita dans les bras les uns des autres.
Ayant retrouvé notre famille et nos fiancés, notre longue épreuve avait pris fin.

Et pour mieux apprécier notre délivrance, nous avons bientôt tourné la page, involontairement, mais définitivement, ne reparlant plus à personne de ce passé pénible, rayant de notre mémoire les horreurs de cette tranche de notre vie.

Maintenant seulement, après 45 ans de silence, ma langue s'est enfin déliée un peu.

Car ces choses sont très difficiles à exprimer, pénibles tant à raconter qu'à écouter… d'ailleurs, si nous avions relaté en détail tout ce que nous avions vu ou enduré…, qui nous aurait crues ?

D'après le cahier de Stéphanie FLAS.

Texte paru dans le livre de Joseph Franck : « La vie à Thimister-Clermont et au Pays de Herve de 1930 à 2005 ».